mots, et n'oublie pas son humour pour suggérer ce qui ne marche plus. Tout cela reste dont la littérature s'emploie magnifiquement à effacer le regret. ■

Transformer l'hiver en été, le paysage en poème

La nuit boréale est propice aux souvenirs hallucinés. Dans « Les Heures abolies », Lou Darsan repousse les frontières du « je »

Au cœur du monde, **avec Hélène Zimmer et Lou Darsan.**
Jardin des Plantes, dimanche 14 mai, 11 heures.

JULIETTE EINHORN

Carnet des quatre saisons, *Les Heures abolies*, deuxième roman de Lou Darsan, est un féerique conte d'hivernage. Pour *« expérimenter la solitude à deux »*, la narratrice s'installe avec l'homme qu'elle aime dans un chalet au cœur de la forêt boréale, à l'extrême nord du monde. Là, dans l'échancrure que forme la mer dans son avancée à l'intérieur des terres, veillée par des montagnes jumelles, rien ne différencie la nuit du jour. Sous la tutelle des mélèzes, de lacs gelés où la lumière renvoyée par la neige est d'une étrange consistance, page sur laquelle écrire un nouveau monde, les mémoires de la jeune femme se superposent. Ce havre de paix, où la nuit est *« plus longue que le plus long jour d'un été grec »*, dégèle une cosmogonie intérieure où faire défiler visions et saisonnalités. Hantée par un été méditerranéen de voyages qu'elle ne parvient pas à faire taire, la narratrice laisse défiler ses tableaux intimes, à la croisée du songe, de la somnolence et de la fantasmagorie.

Car cette retraite dans les frimas se fait pivot où convoquer tout ensemble, sans les trier, jours et lieux, routes et vallées, villes aux noms mythologiques et maisons abandonnées mangées par la végétation. L'écriture se fait musette gourmande où ratisser des souvenirs hallucinés, revécus dans une dilatation des perceptions. Recomposés sous la houlette d'une conscience exacerbée,

> Le livre se fait pendule, captant les ondes enfouies

foisonnants, érudits, sensoriels, les fragments de paysages défilent *« dans une ambiance de monde fini »*, exempté d'humains, pour mieux redonner leur place aux loutres, aux vipères et aux oiseaux, faire palpiter le vivant encalminé sous les hôtels en construction inachevés.

Véritable *« kinétoscope »*, *Les Heures abolies* devient une machinerie paradoxale, créant le mouvement alors même que son héroïne expérimente l'immobilité, dans une écriture fractale explosive. *« Archipel de réminiscences »*, le roman coud, à ces souvenirs de choses vues, des rêves éveillés destinés à faire parler les empreintes de ce qu'on ne voit pas. Transformant le paysage en poème, Lou Darsan tresse une écriture panthéiste derrière laquelle elle s'efface pour faire remonter de la fin des temps des forces telluriques. Le livre se fait pendule, captant les ondes enfouies, la temporalité millénaire des pierres. Le calendrier des choses n'y dépend plus des hommes, mais de la nature. Druide et conteuse, l'écrivaine nomade capte le *« soir du fleuve »*, l'*« été des montagnes »*, *« les grappes de baies orange de* [s]*on automne »*.

Si la narratrice repousse les frontières du « je », cette première personne plurielle, pourtant, n'est pas un « nous » – ce qui s'invente, ici, est un « je » prolongé. Au-delà du corps, de la littérature, il se déploie en un chant d'amour devenu chant du monde, observant *« chaque détail, chaque poussière, chaque fragrance »* pour *« réveiller les feuilles de laurier-rose »* du roman, en faire une *« danse des saules dans le vent »*. ■

LES HEURES ABOLIES,
de Lou Darsan,
La Contre Allée, 208 p., 18,50 €, numérique 13 €.